

J'AI  
LU

POUR elle

BRENDA  
JOYCE

UNE ENQUÊTE  
DE FRANCESCA CAHILL-3

*Un cadavre sous la neige*



AVENTURES & PASSIONS

## **Brenda Joyce**

Auteure à succès, elle a publié une cinquantaine de romans traduits dans une douzaine de pays. Pour *La belle impertinente*, elle a reçu le prix très convoité de la meilleure romance historique, ainsi que deux récompenses par le *Romantic Times* pour l'ensemble de son œuvre. Plébiscités par les lectrices et la critique, ses livres figurent en tête des meilleures ventes du *New York Times*.



Un cadavre sous la neige

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Le fier conquérant

*N° 3222*

Des feux sombres

*N° 3371*

Candice la rebelle

*N° 3684*

Tendre abandon

*N° 4399*

Captive du temps

*N° 4637*

La belle impertinente

*N° 5667*

Le prince de Mayfair

*N° 5809*

Tout feu, tout flamme

*N° 5982*

### **UNE ENQUÊTE DE FRANCESCA CAHILL**

1 – Un odieux chantage

*N° 7899*

2 – Un suspect embarrassant

*N° 8022*

3 – Un cadavre sous la neige

*N° 8078*

4 – Une terrible menace

*N° 8241*

5 – Caresse mortelle

*N° 8344*

6 – Promesse fatale

*N° 8450*

BRENDA  
JOYCE

UNE ENQUÊTE DE FRANCESCA CAHILL – 3

Un cadavre  
sous la neige

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Plasait*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupouelle.com](http://www.jailupouelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
DEADLY AFFAIRS

*Éditeur original*  
St. Martin's Paperbacks published by St. Martin Press

© Brenda Joyce Dreams Unlimited, 2002

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2006

# 1

*Jeudi, 6 février 1902, 9 heures*

— Que pensez-vous de celle-ci, mademoiselle Cahill ?  
Francesca Cahill s'exhortait à la patience, ce qui n'était pas facile. Elle baissa les yeux sur la pièce de soie abricot que lui présentait Maggie Kennedy.

— Elle est aussi ravissante que les autres, répondit-elle.

Était-il déjà 9 heures ? Son père avait-il remarqué qu'il lui manquait un de ses journaux du matin ? Qu'il s'était volatilisé ? Seigneur, cet essayage se terminerait-il un jour ?

Francesca avait deux cours à Barnard, un établissement d'études supérieures très sélect réservé aux femmes. Elle s'y était inscrite en secret et, jusqu'à présent, elle n'avait pas été démasquée par sa mère, qui détestait l'idée qu'on pût traiter sa fille cadette de bas-bleu.

Qu'elle fût une intellectuelle – et une réformatrice avec un R majuscule – ne pouvait qu'interférer avec les projets de Julia Van Dyck Cahill qui rêvait que sa fille fasse un beau mariage, et dans les plus brefs délais.

Francesca laissa échapper un lourd soupir.

— Ce bleu vous va à merveille, mademoiselle Cahill, murmura Maggie, agenouillée aux pieds de la jeune fille.



— Je vous en prie, madame Kennedy, appelez-moi simplement Francesca, dit-elle avec un sourire.

La couturière leva la tête, et lui retourna son sourire timidement.

— Ainsi, le bleu vous plaît ? Je vous en ferai un tailleur. Le tissu se tient bien, il sera parfait pour une veste courte et une jupe.

— Certainement, acquiesça Francesca distraitement.

Andrew était sans doute descendu prendre son petit-déjeuner et s'était aperçu qu'il n'y avait que le *Times* et *La Tribune*. Dieu du ciel ! Qu'est-ce qu'il lui avait pris de donner une interview à ces journalistes, mardi dernier, devant le *Plaza* ? Apparemment, l'orgueil avait pris le pas sur le bon sens. Avec un peu de chance, cependant, rien ne filtrerait de cette interview, à présent. Les quotidiens de la veille regorgeaient de détails sur l'affaire Randall, mais son nom n'était mentionné nulle part.

Bien qu'elle eût fait arrêter la meurtrière.

— Et que diriez-vous d'un rouge de Chine pour une robe du soir ? suggéra Maggie en se redressant. C'est une couleur que la plupart des blondes ne supportent pas, mais sur vous, ce sera magnifique.

— Oh, j'adore le rouge !

Maggie lui jeta un regard étrange, comme si elle sentait que la jeune fille ne se souciait guère des dix toilettes qu'elle était en train de lui commander.

— J'ai une passion pour le rouge, insista Francesca.

C'était faux ! Depuis le meurtre de Randall et l'enlèvement du petit Burton, le rouge lui évoquait immanquablement le sang.

Maggie se dirigea vers le vaste lit à baldaquin jonché de coupons de tissu, et, les sourcils froncés, se mit à fouiller parmi les soies et les velours.

— Quelque chose ne va pas, madame Kennedy ? s'inquiéta Francesca.

— Non, non, répondit Maggie en se tournant vers elle, un échantillon de tissu rouge sombre à la main. C'est juste que j'ai été tellement surprise quand vous

m'avez dit que vous aviez besoin d'autant de nouvelles tenues.

Francesca lui offrit son plus beau sourire.

— Ma mère sera aux anges quand elle apprendra que je m'intéresse enfin à ma garde-robe !

C'était vrai !

Maggie était une jeune femme rousse, qui avait certainement été ravissante autrefois, mais qu'une vie de labeur avait abîmée précocement. Elle devait avoir sept ou huit ans de plus que Francesca, qui en avait vingt. Mais elle était mère de quatre enfants, dont l'aîné, Joel, un gamin de onze ans, était l'assistant de Francesca. Elle l'avait engagé récemment, et il lui avait été d'une aide précieuse dans l'affaire Burton comme dans l'assassinat de Paul Randall. Il l'avait du reste sortie à deux reprises de situations plus que périlleuses. Il connaissait comme sa poche les bas-fonds de la ville, particulièrement le Lower East Side – ce qui n'était évidemment pas le cas de Francesca. Il lui avait même appris à soudoyer les gens pour en tirer des informations.

— Joel n'arrête pas de parler de vous, mademoiselle Cahill. Il vous admire tant !

Francesca sourit.

— C'est un garçon merveilleux !

— Il a souvent des démêlés avec la police, objecta Maggie.

— Je sais. Mais il n'est pas mauvais. Pas du tout. Au contraire, même.

Maggie parut soulagée. Connaissait-elle seulement toutes les activités de son fils ? C'était un « kid », un enfant pickpocket, dont la photographie figurait dans les fichiers de la police.

— Cela me fait plaisir que vous pensiez cela, fit Maggie en déployant le tissu rouge. Vous serez la reine du bal, avec une robe coupée dans ce brocart.

Francesca contempla l'étoffe, qui ne correspondait pas du tout à sa personnalité. Elle était d'un naturel sérieux et, bien qu'elle eût accepté toutes les suggestions jusqu'à

présent, elle hésitait, songeant à Rick Bragg, le préfet de police de la ville. Son pouls s'accéléra. Elle ne l'avait pas vu depuis mardi, depuis ce bref échange intime sur les marches du *Plaza*.

— Vous croyez vraiment que je peux porter une couleur aussi sensuelle ? risqua-t-elle.

— Oh, oui ! s'écria Maggie, les yeux brillants.

Lorsqu'elle souriait ainsi, les années semblaient s'effacer comme par magie, et elle redevenait jeune, vibrante, jolie.

Francesca savait qu'elle n'aurait pas dû penser à Bragg en choisissant cette robe. Après tout, ils n'étaient qu'amis, rien de plus. Et cela ne changerait jamais – il était marié. Certes, sa femme était une épouvantable créature qui parcourait l'Europe en compagnie de ses nombreux amants. Bragg ne l'avait pas vue depuis quatre ans, et il ne souhaitait pas la voir. Il l'entretenait généreusement alors que le fonctionnaire qu'il était gagnait un salaire relativement modeste, et elle dépensait sans compter. Dieu merci, elle était à l'étranger ! songea Francesca.

Elle n'avait jamais rencontré Leigh Anne, et n'y tenait pas. Mais elle la méprisait, et tant pis si elle se montrait injuste !

— Je ne sais pas si ce sera possible, Maggie, dit-elle, mais j'ai une soirée mardi prochain. La fiancée de mon frère, Sarah Channing, donne un bal en l'honneur de sa cousine, Bartolla Benevente. Apparemment, la comtesse vient d'arriver en ville, et...

Maggie sourit.

— Vous savez que je travaille souvent le soir. Je devrais pouvoir terminer la robe pour la semaine prochaine, mais il nous faudra un dernier essayage la veille.

Pour la première fois depuis l'arrivée de Maggie, Francesca éprouvait un enthousiasme sincère. Elle imaginait déjà le regard de Bragg lorsqu'elle descendrait l'escalier dans cette robe rouge. En fait, elle était certaine qu'il n'aurait d'yeux que pour elle.

— J'aimerais qu'elle soit assez hardie, dit-elle.

— Très décolletée devant et dans le dos, acquiesça vivement Maggie. J'ai un patron qui sera parfait. Attendez, je vais vous le montrer.

Elle alla fouiller dans sa vieille mallette de cuir.

Francesca savait que sa réaction était ridicule. Elle n'aurait pas dû se soucier de susciter l'admiration de Bragg, surtout avec cette robe. Mais elle était incapable de s'en empêcher. Elle soupira, soudain immensément triste.

— Ça va ? s'enquit Maggie avec douceur, le patron à la main.

Francesca se ressaisit aussitôt.

— Très bien, assura-t-elle. C'est celui-ci ?

Elle jeta un coup d'œil à la pendule. 9 h 20 ! Elle n'allait pas tarder à partir pour l'université.

— Oui, répondit Maggie. Je peux réduire un peu le décolleté, si vous le souhaitez. Et ajouter deux petites manches.

Elle montra un autre morceau de papier.

— Le dos peut être aussi moins plongeant.

Le cœur de Francesca se mit à battre la chamade tandis qu'elle s'entendait répondre en s'empourprant légèrement :

— Je l'aime bien ainsi.

Oserait-elle porter une robe aussi provocante ?

Et Bragg avait-il vu le *Sun* ? Avait-il lu ce que ce roquet d'Arthur Kurland avait écrit sur elle ? Comment diable ce dernier avait-il entendu parler de son rôle dans l'affaire Randall ? Il ne faisait même pas partie des journalistes auxquels elle avait accordé une interview.

— Bien, fit Maggie en rangeant le patron. J'en ai terminé pour aujourd'hui. Vous avez commandé deux tailleurs, deux jupes, trois chemisiers, deux robes de jour et une robe du soir. J'aimerais beaucoup vous aider à choisir les souliers assortis, mademoiselle Cahill.

Francesca allait lui répondre de sélectionner ce que bon lui semblerait quand on frappa à la porte. Avant

qu'elle ait le temps de répondre, sa sœur, Constance, pénétra dans la pièce... et écarquilla les yeux.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en parcourant la chambre du regard.

Elle ressemblait énormément à Francesca. D'ailleurs, on les prenait souvent pour des jumelles. Constance était l'aînée ; elle avait vingt-deux ans, les cheveux et le teint plus clairs que ceux de sa sœur, qui avait la peau dorée, et une chevelure qui chatoyait du blond chaud au miel. Sinon, toutes deux avaient de grands yeux bleus, des pommettes hautes, un joli petit nez et des lèvres pleines. Elles étaient universellement considérées comme d'authentiques beautés.

— J'ai un essayage, répondit Francesca, espérant que sa sœur se contenterait de cette explication. J'ai commandé quelques robes à Mme Kennedy. Constance, Mme Kennedy. Madame Kennedy, ma sœur, lady Montrose.

Maggie ouvrit de grands yeux devant Constance, qui, contrairement à Francesca, était extrêmement sophistiquée, sans parler du fait qu'elle avait épousé un Anglais et se trouvait ainsi pourvue d'un titre de noblesse.

Constance était vêtue d'un superbe ensemble bleu pâle finement rayé de blanc. Il était encore tôt, mais elle portait au cou trois rangs de topazes bleues fermés au centre par un camée. Sur ses cheveux, rassemblés en chignon sur la nuque, était perché un charmant chapeau assorti à sa tenue. Ses gants de peau fine étaient eux aussi d'un bleu doux.

— Bonjour, fit Constance avec un sourire aimable. Ainsi, tu te commandes des robes, Francesca ? Que t'arrive-t-il ? Serait-ce la pleine lune ? À moins que ce ne soit ces enquêtes...

Francesca lui adressa un regard ennuyé.

— Voilà un an que maman me supplie de m'acheter de nouvelles tenues, coupa-t-elle.

— Je dirais plutôt deux ! rectifia sa sœur.

— Je n'avais pas le temps ! se défendit Francesca.

— Ni l'envie...

— Cela fait déjà un moment que j'avais l'intention de m'en occuper.

— Oh, et quand ? Avant tes cours, après les enquêtes, ou pendant la nuit ?

— Chut !

Constance éclata de rire.

— Oh, ça va, Francesca ! Franchement, c'est parfait ! J'ai hâte de voir ce que...

Elle s'interrompt en apercevant le brocart rouge entre les mains de Maggie.

— Tu as choisi *cela* ?

Francesca croisa les bras.

— Mme Kennedy m'assure que ce sera superbe.

— Je vois, fit Constance, espiègle. C'est Bragg...

— Pas du tout ! s'insurgea Francesca, consternée. Au fait, Constance, Mme Kennedy est la mère de Joel.

— Euh, je dois vous laisser, intervint Maggie en hâte. J'ai fait prévenir le contremaître que j'étais indisposée, mais je lui ai promis d'être là à midi. J'aimerais commander les tissus avant de me rendre à l'atelier.

Maggie travaillait dans la journée chez Moe Levy, et confectionnait la nuit des toilettes pour une clientèle privée. Francesca admirait son courage. En réalité elle n'avait absolument pas besoin de nouvelles tenues, mais elle tenait à aider la famille Kennedy.

— Merci d'être venue, dit-elle en raccompagnant Maggie à la porte. D'autant que je vous ai prévenue au dernier moment.

— Merci à vous, mademoiselle Cahill, répondit Maggie avec chaleur.

— Je vous en prie, appelez-moi Francesca.

Maggie hésita.

— J'essaierai, mademoiselle Cahill, murmura-t-elle en rougissant.

— Parfait !

Maggie partie, Constance scruta sa sœur, sérieuse soudain.

— Ne commence pas ! s'écria Francesca.

— Très bien. Mais j'espère que tu ne choisis pas une toilette aussi spectaculaire pour un homme *marié* ! Je sais combien tu es têtue, Francesca. Je t'en supplie, dis-moi que cela n'a rien à voir avec Bragg.

— Absolument rien, mentit Francesca. Nous sommes amis, ajouta-t-elle sincèrement. C'est tout ce qu'il y a entre nous, et il n'y aura jamais rien d'autre.

Cela faisait mal, mais à la douleur se mêlait une certaine résignation. Durant ces derniers jours, elle en était arrivée à accepter ce qui ne pouvait être changé.

Encore que...

De toute façon, jamais il ne divorcerait. C'était un homme d'honneur, et qui avait des ambitions politiques de surcroît !

Des ambitions dont elle était fière.

— Bon, si ce n'est pas pour te pavaner devant lui, alors ce doit être par charité, hasarda Constance.

Francesca soupira.

— J'abandonne. Elle travaille tellement dur pour élever ses quatre enfants...

— N'en dis pas davantage. C'est bien ce que je pensais.

Constance rejoignit sa sœur et la serra spontanément dans ses bras.

— Tu es la meilleure personne que je connaisse.

Francesca lui prit la main.

— Constance... comment vas-tu ? Et Neil ? risqua-t-elle après une brève hésitation.

Constance prit une profonde inspiration, et détourna les yeux.

— Il va bien. Oublions ce qui est arrivé la semaine dernière. C'est du passé. Seuls comptent le présent et l'avenir.

Son sourire semblait plaqué sur son visage.

Francesca n'en revenait pas. Sa sœur ne suggérait tout de même pas qu'ils faisaient comme si elle n'avait pas quitté son mari deux nuits, avec leurs deux filles ?

Comme s'il ne l'avait pas trompée, la poussant à se réfugier chez une amie ?

— Avez-vous eu l'occasion de parler, Neil et toi ?

— Mais nous parlons tous les jours ! s'écria Constance d'une voix un peu trop haut perchée. Hier soir encore, nous discutons du nouvel opéra de Reinhold, ainsi que de la fiscalité de la ville. Tout va bien, Francesca. Très bien.

Inquiète, Francesca scruta sa sœur, qui se détournait vivement. Si seulement Constance exprimait ses sentiments. Ce qu'elle avait ressenti en découvrant que son mari avait une maîtresse. Neil Montrose n'était pas seulement un aristocrate. Il était aussi beau, fier, intelligent, c'était un excellent père et, jusqu'à ces derniers temps, un époux irréprochable. Si Neil était son mari – et lorsqu'elle était plus jeune, Francesca avait plus ou moins rêvé qu'il le fût – elle aurait envie de mourir. Et elle le détesterait sans doute.

Ou peut-être pas.

Elle ignorait ce qui s'était passé entre Neil et Constance, mais jusqu'à ces dernières semaines, elle l'admirait, le croyait digne de respect. Cela dit, qui était-elle pour décider que sa sœur devait se comporter de telle manière ou éprouver tel sentiment ? D'autant qu'elle ne savait absolument pas ce qui s'était vraiment passé entre eux !

Peut-être leur rendrait-elle visite un peu plus tard, afin de tâter le terrain, de s'assurer qu'elle allait aussi bien que Constance le prétendait. Oui, c'était une bonne idée.

— Tu es là bien tôt, remarqua-t-elle, changeant radicalement de sujet. Veux-tu que nous prenions le petit-déjeuner ensemble ?

Elle se demandait pourquoi sa sœur n'était pas avec son mari, en train de boire son café en lisant *La Tribune*, comme à l'accoutumée.

— Volontiers, répondit Constance. Au fait, papa est très ennuyé. Il n'arrive pas à mettre la main sur le *Sun*



d'aujourd'hui, or tu sais combien il tient à ses trois quotidiens !

Francesca esquissa un sourire de pure forme.

— Pauvre papa ! Le livreur aura fait une erreur. Ou peut-être s'agit-il d'un nouvel employé.

— Oui, c'est sans doute ça.

Francesca croisa discrètement les doigts. Si son père tombait sur le *Sun*, qu'elle lui avait subtilisé sans l'ombre d'un remords, il ne pourrait ignorer le gros titre qui s'étalait en une :

LA FILLE D'UN MILLIONNAIRE CAPTURE  
UNE MEURTRIÈRE AVEC UNE POÊLE À FRIRE.

Le train aérien de la Neuvième Avenue passa au-dessus de la tête de Francesca avec un bruit d'enfer, laissant derrière lui un nuage de fumée et de suie.

Elle venait juste d'en descendre. La rue était verglacée et la neige presque noire. Autour d'elle, des travailleurs pauvrement vêtus s'exprimaient dans toutes les langues. Beaucoup se hâtaient en direction de l'usine qui se dressait un peu plus loin.

Francesca chercha un fiacre des yeux.

Elle avait passé une matinée épouvantable. Non seulement elle avait eu des difficultés à se concentrer tant elle s'inquiétait pour cet article du *Sun*, mais son professeur de biologie lui avait donné un avertissement en raison de ses notes, qui avaient chuté dangereusement. Elle ne s'était quand même pas donné tout ce mal pour s'inscrire et trouver de quoi payer ses études – en partie grâce à Constance – pour échouer maintenant.

Mais étudier tout en se lançant dans une carrière de détective se révélait plus que difficile...

Son père allait forcément tomber sur le *Sun*, songea-t-elle de nouveau, et elle savait qu'elle ne parviendrait pas à l'amadouer. Pas cette fois, en tout cas. Quant à sa mère, elle serait furieuse, or c'était une femme qu'il

valait mieux ne pas contrarier. Hôtesse hors pair, réputée pour organiser des manifestations à but social, financier ou politique très courues, Francesca ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu perdre une bataille.

Cela dit, que pourrait-elle faire ? Francesca n'était plus une enfant qu'on pouvait punir. Du reste, toute petite déjà, elle avait le même caractère entier et déterminé. Fleur bleue dans l'âme, elle n'hésitait jamais à défendre la cause des opprimés. Ainsi à sept ans, alors qu'ils vivaient à Chicago, elle avait vendu de la citronnade à la sortie de l'église pendant un an afin de récolter de l'argent pour les orphelins.

Elle n'avait été punie qu'une fois. Peu après leur emménagement à New York, alors qu'elle avait huit ans, elle était partie explorer sa nouvelle ville. Cela lui avait coûté cher ! On l'avait privée d'école pendant deux jours. Aucun châtement n'aurait pu la toucher davantage car, contrairement à bien des enfants, elle adorait l'école.

Elle aperçut soudain un fiacre, et se précipita sur la chaussée, la main tendue. Hélas, elle posa le pied sur une plaque de glace, et se retrouva sur les fesses.

— Bon sang, ce n'est pas mon jour ! pesta-t-elle.

Une main se posa sur son bras.

— Ça va, mademoiselle ?

Un homme d'âge moyen, en manteau sombre et chapeau melon, était penché sur elle.

— Ça va, je vous remercie, dit-elle tandis que le gentleman l'aidait à se relever.

— Vous devriez faire attention, dit-il en touchant poliment son chapeau avant de s'éloigner.

Le fiacre s'était arrêté à sa hauteur, et Francesca y monta, la hanche douloureuse.

— 300, Mulberry Street, s'il vous plaît, dit-elle au cocher.

— C'est pas le quartier général de la police ?

— Si, répondit Francesca avec un grand sourire.

— Vous paraissez bien joyeuse pour une dame qui va voir les flics, commenta-t-il.

Elle continua de sourire tout en s'installant sur la banquette de cuir. Elle était affreusement nerveuse. Elle n'avait pas vu Bragg depuis deux jours, mais il lui semblait que cela faisait deux ans. C'était la première fois qu'elle se rendait au quartier général de la police sans pouvoir prétexter d'un nouvel indice ou d'un renseignement à transmettre au préfet de toute urgence.

Elle ne pensait cependant pas que Bragg se formaliserait qu'elle passe ainsi, de manière impromptue. Certes, c'était plutôt osé. Mais après tout, ce n'était pas non plus une visite de courtoisie. Il avait sûrement lu le *Sun*, et il compatirait, il pourrait même la conseiller sur l'attitude à adopter vis-à-vis de ses parents. Elle était persuadée qu'il voudrait en parler avec elle.

Peut-être même s'inquiétait-il pour elle...

Elle avait le souffle un peu court quand elle pénétra dans le hall en effervescence, arborant son air le plus professionnel. Le quartier général de la police se trouvait au cœur d'un quartier assez mal famé où les voyous et les escrocs côtoyaient les proxénètes et les prostituées. Francesca était effarée que cette faune exerce ses sordides occupations sous le nez de la police. En fait, cela stupéfiait la plupart des citoyens, aussi Bragg avait-il doublé le nombre d'agents chargés de surveiller le quartier.

À l'intérieur, les téléphones sonnaient, le télégraphe crépitait. Des sergents se tenaient derrière un long comptoir afin de recevoir les plaintes et de répondre à toutes sortes de questions. Un ivrogne était enfermé dans une cellule, non loin de l'ascenseur. Deux journalistes, bloc-notes en main, interrogeaient les policiers qui l'avaient arrêté.

Francesca reconnut l'un d'entre eux : Arthur Kurland, qui était devenu son ennemi personnel au cours du mois écoulé. C'était d'ailleurs lui qui avait étalé son histoire à la une du *Sun*.

Elle s'apprêtait à demander au comptoir si elle pouvait monter, mais craignant que Kurland ne la voie, elle

préféra se diriger droit vers l'escalier. Autant profiter du fait qu'il lui tournait le dos... Décidément, songea-t-elle, cet individu semblait se trouver là chaque fois qu'elle rendait visite à Bragg. Il se pourrait bien qu'il commence à se poser des questions...

Arrivée sur le palier intermédiaire, elle risqua un coup d'œil dans le hall. Kurland se tenait à présent en bas des marches, et il l'observait, pensif. Comme leurs regards se croisaient, il sourit en lui adressant un petit geste de la main.

Francesca se sentit rougir, et se dépêcha de grimper la deuxième volée de marches. Connaissant Kurland, elle ne serait pas étonnée de lire dans le *Sun* du lendemain : *La fille d'un millionnaire amoureuse d'un préfet de police marié.*

Le cœur battant, elle atteignit l'étage et chassa Kurland de ses pensées. Il était agaçant, rien de plus, mais, à l'avenir, elle avait tout intérêt à l'éviter le plus possible. Peut-être avait-elle aussi intérêt à ne plus rendre d'aussi fréquentes visites à Bragg, maintenant qu'elle savait qu'il était marié...

Cela ne l'enchantait guère. Elle était déterminée à ne pas perdre son amitié. C'était un réformateur, comme elle. Et l'un des hommes les plus nobles, les plus honnêtes qu'elle ait jamais rencontrés. Elle l'admirait tant !

Et puis, ils formaient une excellente équipe !

Un long couloir se déroulait devant Francesca à l'extrémité duquel il y avait un espace ouvert avec des bureaux où travaillaient la plupart des inspecteurs. Pour l'heure, tout était calme, le silence à peine troublé par des chuchotements, le cliquetis d'une machine à écrire, un rire bref.

La porte de Bragg était ouverte, et elle s'en approcha. La pièce, meublée simplement, contenait deux bureaux dont celui auquel Bragg était installé. Renversé contre le dossier canné de son siège, il discutait au téléphone. Il vit Francesca dès qu'elle apparut sur le seuil, et leurs regards se verrouillèrent.

Elle lui sourit, immobile.

Il lui retourna son sourire sans la quitter des yeux.

Tandis qu'il terminait sa conversation, Francesca le contempla. Le sang apache qui coulait dans ses veines se devinait à son teint mat et à ses pommettes hautes. En revanche, ses cheveux étaient fauves, striés de mèches plus claires, et ses yeux avaient la couleur de l'ambre. Francesca avait remarqué la façon dont les femmes le regardaient. Il était tout simplement saisissant ! Le genre d'homme qui faisait tourner les têtes et battre les cœurs, qui dégageait une telle autorité, un tel magnétisme, que les conversations s'interrompaient lorsqu'il pénétrait dans une pièce.

Pour l'heure, il était en bras de chemise, ce qui mettait sa musculature en évidence. Il avait les épaules larges, les hanches étroites, et, contrairement à la plupart des hommes, pas un pouce de graisse. Son corps athlétique était tout simplement parfait.

Francesca le savait d'autant mieux qu'elle s'était trouvée par deux fois dans ses bras. Bien sûr, cela n'arriverait plus jamais !

Il posa enfin le combiné et se leva. Il y avait dans ses yeux un sourire à faire fondre la glace.

Francesca se sentit sourire en réponse. Ses sentiments étaient tellement forts qu'il lui vint à l'esprit que cela pouvait être trop dangereux, du moins pour elle, sinon pour eux deux. Elle chassa vite cette pensée, car elle ne voyait pas d'alternative à l'amitié qu'ils partageaient désormais.

Elle ferma la porte.

— Francesca, dit-il en contournant son bureau. Quelle bonne surprise !

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de passer ainsi à l'improviste. Je n'ai aucune affaire à vous soumettre, cette fois !

— Dieu merci ! s'écria-t-il en riant. Donc, c'est une visite de courtoisie ? ajouta-t-il en lui effleurant le bras.

Elle se débarrassa de son manteau bordé de vison, et il l'accrocha à une patère.

— En quelque sorte, répondit-elle. Je rentrais de l'université, et j'ai eu envie de passer vous saluer.

Allait-il enfiler sa veste ? Il ne le fit pas, et c'était quelque peu troublant.

— Comment se porte mon étudiante préférée ? s'enquit-il, taquin.

Le sourire de Francesca s'effaça.

— Je suis à la traîne. Je risque d'échouer en biologie.

— Vous ? Échouer ? J'en doute. Je ne vous vois pas rater quoi que ce soit. Non seulement grâce à votre intelligence, mais surtout à cause de votre détermination.

Elle en rougit de plaisir.

— Vous avez une telle confiance en moi !

— En effet.

Leurs regards s'unirent. L'innocence de l'amitié s'évanouit, remplacée par autre chose de beaucoup plus fort. Ils se tenaient tout près l'un de l'autre, et Francesca regretta une fois de plus qu'il ne soit pas libre. S'il l'était, il la prendrait dans ses bras, pour un baiser merveilleusement intime.

Il se racla la gorge.

— Il est normal que vous soyez à la traîne, reprit-il d'une voix mal assurée. Quand avez-vous le temps d'étudier ? Il vous faut travailler, vous occuper d'œuvres charitables, résoudre des affaires criminelles... Ce ne sont pas là des conditions favorables pour suivre des études supérieures !

— Je reconnais que ce n'est pas facile d'être à la fois réformatrice, détective et étudiante, répliqua-t-elle sérieusement.

— Certes... Qu'est-ce qui ne va pas, Francesca ? Je vous sens tracassée. J'espère que c'est seulement à cause de votre emploi du temps surchargé.

Il fixait sur elle un regard pénétrant, et elle se demanda s'il faisait allusion à cette vérité enfin dévoilée

qui les séparait, à savoir le fait qu'il était marié. À moins qu'il ne pense plutôt au *Sun* ?

— Comment ai-je pu leur accorder une interview ? s'exclama-t-elle. Comment, Bragg ? Avez-vous lu le *Sun* ?

Il sembla amusé.

— Oui. Vous aviez mérité cet article, Francesca. Auriez-vous des ennuis ?

— Pas encore. J'ai caché le journal, et j'ai entendu dire que mon père était fort contrarié. Si mes parents ont vent de cette histoire, c'en est fait de moi. J'en suis certaine.

— Peut-être devriez-vous vous asseoir, suggéra-t-il, toujours amusé.

— C'est vraiment si drôle ? s'écria Francesca.

Il la guida vers un vieux fauteuil au tweed élimé.

— Non, pas vraiment. Je suis désolé.

Elle s'assit et leva les yeux vers lui. Il souriait encore !

— Bragg, si je suis punie comme une petite fille, je ne verrai pas ce qu'il y a de comique !

— Excusez-moi. Mais vous vous êtes mise en danger, Francesca, lui rappela-t-il, cessant de sourire.

Le sujet avait beau être sérieux, le regard doré continuait à lui faire battre le cœur. Elle s'agrippa aux bras du fauteuil.

— J'ai été en danger *très brièvement*, rectifia-t-elle.

— Vous niez, à présent ? Vous avez été ligotée, Francesca ! Sur un lit, par une meurtrière et son complice, qui plus est.

Ses yeux lançaient des éclairs.

— Je ne savais absolument pas ce qui allait se passer quand je suis allée chez eux, se défendit Francesca.

— Vous étiez en danger, Francesca, insista-t-il, et vous savez que je n'approuve pas du tout ! Vous devriez peut-être réviser votre jugement sur ce métier dont vous vous êtes entichée. Détective est une profession à haut risque, et vous êtes une jeune femme.

— Mais nous sommes partenaires. Et je suis un bon détective, vous l'avez reconnu vous-même.

— Un excellent détective, admit-il à contrecœur.

— Je ne peux pas abandonner maintenant. Êtes-vous sur une nouvelle affaire ? enchaîna-t-elle vivement.

Il se percha au bord de son bureau.

— Mes hommes travaillent sur toutes les enquêtes, Francesca, vous le savez. Mes relations personnelles avec Eliza Burton m'ont poussé à m'impliquer dans cette affaire d'enlèvement, et le fait que Randall ait été le père de Calder m'a incité à m'occuper de ce meurtre.

Calder Hart était le demi-frère de Bragg. Ils avaient eu la même mère, Lily Hart, morte alors que Bragg n'avait que onze ans et Calder neuf. Le père de Bragg, Rathe Bragg, ayant appris l'existence de ce fils illégitime, avait pris les deux garçons chez lui. À l'époque, Rathe travaillait aux côtés du président Grover Cleveland, et ils résidaient à Washington. Plus tard, les Bragg étaient retournés brièvement à New York, puis le mariage de leur fille Lucy les avait conduits au Texas. Francesca avait cependant entendu dire que Rathe et Grace allaient bientôt revenir à New York avec quelques-uns de leurs cinq enfants. Les aînés étaient indépendants, supposait-elle.

Calder avait été soupçonné dans l'assassinat de son père, car il détestait ce dernier qui avait refusé de le reconnaître.

Bragg soupira.

— Pourquoi ne vous mettriez-vous pas provisoirement en congé ? Ce serait le meilleur moyen de tranquilliser vos parents s'ils apprennent ce qui s'est passé dans l'affaire Randall. Et ce serait aussi un bon moyen d'améliorer vos notes à l'université.

— Ainsi, il n'y a rien d'intéressant en ce moment ? murmura Francesca, déçue.

— Pour l'heure, ma priorité est de nommer un chef de la police, ce dont je n'ai pas eu le temps depuis un mois que je suis en poste.



Elle se redressa, sa curiosité piquée.

— Et vous avez trouvé un homme digne d'assumer cette responsabilité ?

Une étincelle amusée s'alluma dans ses yeux.

— Il y a tout de même quelques honnêtes gens parmi nous, Francesca.

— Ravie de l'apprendre !

La police de la ville était notoirement corrompue, et réformer son département était le souci immédiat de Bragg. D'ailleurs, il avait récemment muté trois cents agents dans l'espoir qu'ils auraient plus de mal à exercer leurs actions néfastes dans un nouvel environnement.

— Vous avez un candidat en tête ? insista Francesca.

— Je pense au capitaine Shea.

— Shea ? répéta-t-elle, étonnée.

L'homme, qu'elle avait souvent vu derrière le comptoir, lui semblait plutôt falot.

— N'est-ce pas généralement un inspecteur que l'on nomme à ce poste ? reprit-elle.

— C'était le cas jusqu'à présent, confirma-t-il. Mais Shea est un homme droit, à défaut d'être énergique. Je crois qu'il s'en sortira si on le motive suffisamment.

Francesca admirait profondément Bragg, et elle regretta une fois de plus qu'il ne soit pas libre.

Il dut le sentir, car il ne détourna pas les yeux, et durant les longues secondes qui suivirent, l'espace entre eux se rétrécit, se chargea d'électricité. Si seulement les circonstances étaient différentes ! S'il n'avait pas cédé à une impulsion de très jeune homme en s'éprenant de Leigh Anne ! Il l'avait épousée sans vraiment la connaître, mais à cela, on ne pouvait plus rien.

Il se leva abruptement, comme pour mettre de la distance entre eux. Francesca ne bougea pas. Cela lui paraissait soudain si évident – elle voulait plus que de l'amitié. Elle en fut terrifiée. Elle devait à *tout prix* s'interdire ce genre de pensées !

— Vous avez raison, bien sûr. Je devrais renoncer aux enquêtes pour un temps.

Il se retourna, son regard chercha le sien. Il n'était pas du genre à s'en laisser conter, surtout avec elle.

— J'en serais très heureux, Francesca, dit-il doucement.

Il s'inquiétait pour elle, il n'aimait pas la savoir en danger, elle ne l'ignorait pas. Elle se leva enfin. Il était retourné derrière son bureau, et le meuble massif les séparait, désormais.

— Mais nous formons quand même une formidable équipe, ne put-elle s'empêcher de lui rappeler.

Il la contempla un instant, les poings sur les hanches, visiblement tendu. Elle remarqua une fois de plus la musculature de ses avant-bras.

— Nous formons une bonne équipe, reconnut-il.

Elle leva les yeux vers lui, toute rose de plaisir.

— Puis-je vous donner un conseil, Francesca ?

— Bien sûr, Bragg, ce n'est même pas la peine de demander, répondit-elle, la main crispée sur son réticule.

— Concentrez-vous sur vos études pour l'instant. Si peu de femmes obtiennent des diplômes universitaires. Je sais que les diverses enquêtes vous ont pris beaucoup de temps, mais c'est peut-être le moment de penser à vous, et d'apaiser vos parents... Ainsi, je n'aurai pas à parcourir la ville en tous sens afin de vous retrouver, ajouta-t-il avec un sourire.

— Mais j'aime tellement parcourir la ville avec vous ! répliqua-t-elle.

Il ne souriait plus.

— Moi aussi. Voilà, je l'ai avoué. Vous êtes exceptionnelle, et travailler avec vous a été une expérience unique, excessivement agréable. Mais, je vous le répète, le danger qui va de pair avec ce métier est trop important pour une femme, y compris vous, Francesca. Heureusement, les femmes ne travaillent pas dans la police, sinon parfois en tant que secrétaires.

Theodore Roosevelt en avait engagé une, naguère.

— Je vais me concentrer sur mes études, déclara-t-elle. Vu mon retard, je n'ai pas le choix. Vous avez gagné, Bragg. À partir de maintenant, j'ai l'intention de me comporter comme une jeune fille convenable.

Il sourit.

— Nous verrons combien de temps cela durera ! Vous voulez parier ?

— Bragg ! s'indigna-t-elle en riant. Vous essayez de me corrompre !

— On dirait, oui.

— Un dollar ? Non, attendez, j'ai une meilleure idée.

Il plissa les yeux.

— Allez-y...

Elle avala sa salive, se refusant à analyser ses motivations.

— Accompagnez-moi au nouveau spectacle du *Waldheim Theatre*.

Il parut légèrement surpris, mais se reprit bien vite.

— D'accord. Je vous donne, disons... deux semaines.

— Entendu ! acquiesça-t-elle. Je me consacre à mes études jusqu'à la fin du mois.

— C'est ce que nous verrons ! ironisa-t-il.

Il fallait qu'elle tienne bon ! Il allait l'accompagner au théâtre, et peut-être souperaient-ils ensuite. Il porterait un smoking, et elle sa nouvelle robe rouge. Ce serait une magnifique soirée, même s'ils étaient simplement amis. Ils pourraient même danser, un peu plus tard...

— Francesca ?

Le ton était un peu dur, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Elle se rendit compte qu'elle devait avoir l'air rêveuse, et se mordit la lèvre. Ils demeurèrent ainsi, sans bouger, les yeux dans les yeux. Devinait-il la profondeur de ses sentiments ? Au cours des semaines passées, elle était devenue une femme, une femme consciente de ce que signifiait le désir, de la différence entre le besoin et le simple désir. Elle le voulait comme amant, physiquement,

mais plus encore, elle avait besoin de lui comme ami, en tant qu'homme.

Naturellement, ils ne seraient jamais amants. Et elle ne pourrait pas non plus songer à lui comme à un banal ami.

Il se détourna enfin, et feuilleta distraitement un dossier. Le silence était pesant, à présent, et chargé de tension. Peut-être avait-elle eu tort de venir à l'improviste, finalement. Mais si elle ne l'avait pas fait, ils n'auraient pas engagé ce pari... qu'elle avait bien l'intention de gagner. Le jour viendrait-il où il lui serait plus facile de le voir, de l'aimer, et de rester seulement son amie ? Soudain, elle eut peur. Car elle sut qu'elle n'y parviendrait jamais.

— Bien, fit-il en lui lançant un regard de biais. J'apprécie votre compagnie, mais je dois me remettre au travail.

— Et moi, je dois rentrer à la maison pour étudier, rétorqua-t-elle d'une voix un peu voilée.

Il alla chercher son manteau et l'aida à l'enfiler. Francesca était intensément consciente de ses mains sur elle. Il l'accompagna jusqu'à la porte qu'il n'ouvrit pas.

Elle se rappela leur conversation sur les marches du *Plaza*, et ne put s'empêcher de demander doucement :

— Regrettez-vous ce que vous m'avez dit l'autre jour ?

Il hésita furtivement.

— Non.

Elle s'épanouit intérieurement, mais s'efforça de conserver une expression aussi neutre que possible.

— Moi non plus, Bragg.

Il hocha la tête un peu brusquement, et elle sortit.

— Tu as de la visite, Francesca.

Francesca venait juste de remettre son manteau, son manchon et ses gants à un domestique. Elle se tourna vers sa mère, inquiète.

La voix de Julia était sèche, son attitude nettement réprobatrice. Blonde, les yeux bleus, les traits fins, elle rappelait ses filles en plus âgée. À plus de quarante ans, c'était une belle femme que beaucoup d'hommes contemplaient avec une discrète convoitise.

— Bonjour, maman, la salua Francesca avec nervosité

Sa mère avait lu le *Sun*, elle en aurait mis sa main au feu.

Avant que celle-ci ait le temps de répondre, Andrew apparut en haut de l'escalier, en veste de smoking blanche. Dès qu'il aperçut sa fille, son visage se ferma.

— Je vais vous expliquer, murmura Francesca.

— Que vas-tu expliquer ? demanda Andrew en les rejoignant, sa femme et elle. Que tu as fait la première page du *Sun* ? Qu'une fois de plus, tu t'es fourrée dans une histoire incroyablement dangereuse ? Qui ne regardait, me semble-t-il, que la police ?

Francesca prit une profonde inspiration, ne sachant trop par où commencer.

— Je suis effondrée, enchaîna sa mère. Effondrée que ma fille ait affronté un tueur et se soit mise en danger. Cela ne peut plus durer, Francesca. Tu as dépassé les bornes.

Julia fit signe au domestique qui attendait avec un superbe manteau de zibeline. Ce dernier vint le lui poser sur les épaules.

— Je commence à me demander si ma brillante fille n'a pas tout bonnement perdu l'esprit, renchérit Andrew.

Francesca tressaillit. Jamais son père ne lui parlait sur ce ton.

— J'ai beaucoup aidé la police, souffla-t-elle.

— Tu t'es immiscée dans les affaires de la police depuis l'arrivée de Bragg, corrigea Julia. Tu me crois aveugle ? Je vois très bien ce qui se passe.

— Il ne se passe rien du tout, protesta faiblement Francesca en jetant un bref coup d'œil à son père.

Il savait que Bragg était marié, songea-t-elle tout à coup. Et il ne lui en avait rien dit. Pour quelle raison ?

— Nous sortons, mais nous reparlerons de tout cela demain matin, Francesca, l'avertit sévèrement sa mère.

Tandis qu'il enfilait son manteau, Andrew la regarda d'un air si sombre que Francesca comprit qu'elle était en fort mauvaise posture. Elle ne fut pas soulagée lorsque ses parents quittèrent la maison. Mais que diable pouvaient-ils faire ? Elle était adulte, tout de même !

Elle s'efforça de se détendre, et se tourna vers Bette qui lui tendait une carte délicatement gravée sur un plateau d'argent. Elle la parcourut, curieuse. Elle ne croyait pas connaître cette Mme Lincoln Stuart.

Elle remercia Bette, et se dirigea vers le petit salon.

C'était une pièce intime, joliment décorée. Les murs étaient peints en jaune pâle, et les tissus se déclinaient dans toutes les teintes de jaune et d'or, avec quelques pointes de bleu marine et de rouge.

Mme Lincoln Stuart était assise sur un sofa. Elle se leva à l'entrée de Francesca.

Un peu plus âgée que celle-ci, elle était plutôt banale, en apparence. En revanche, sa chevelure bouclée couleur châtaigne était superbe ; on ne pouvait pas ne pas la remarquer. Vêtue d'un élégant tailleur vert, elle portait au doigt un gros diamant jaune. Son mari était de toute évidence fortuné. Et elle était visiblement bouleversée.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas de me présenter ainsi chez vous, mademoiselle Cahill, dit-elle d'une voix légèrement enrouée.

Son regard exprimait une profonde inquiétude.

Francesca lui sourit avec chaleur.

— Mais pas du tout, assura-t-elle, avant d'ajouter : Nous sommes-nous déjà rencontrées ?

— Non, mais un jeune garçon m'a remis ceci, l'autre jour.

Mme Stuart lui tendit une carte de visite.

Francesca la reconnut aussitôt, naturellement. Elle avait fait imprimer ces cartes chez *Tiffany*, après l'affaire Burton.

*Francesca Cahill*

*Détective privé d'exception*

*810 Cinquième Avenue, New York*

*Accepte toutes les affaires*

— Il s'agit sans doute de mon assistant, Joel Kennedy, dit Francesca, ravie.

Elle lui avait récemment confié la tâche de lui trouver des affaires. Mme Stuart était-elle une cliente potentielle ? Elle en avait le cœur battant d'anticipation.

— Je ne connais pas le nom de ce garçon. Mais je suis terrorisée, et je n'ai personne vers qui me tourner, avoua Mme Stuart.

Elle avait de grands yeux verts. Sa beauté n'était pas de celles qui frappent dès l'abord, mais elle était bien réelle, songea Francesca. Et la jeune femme semblait au bord des larmes.

— Asseyez-vous. Je vais sûrement pouvoir vous aider, quel que soit votre problème...

De toute évidence, Mme Stuart était là en tant que cliente... Son deuxième cas officiel !

La jeune femme sortit de son réticule un mouchoir assorti à son ensemble.

— Appelez-moi Lydia, je vous en prie. J'ai lu l'article du *Sun*, mademoiselle Cahill. Vous êtes une héroïne, et quand je me suis rendu compte qu'il s'agissait de la même personne que celle mentionnée sur la carte, j'ai su que c'était vous que je devais voir.

— Je ne suis pas une héroïne, Lydia, dit Francesca, qui avait du mal à contenir son excitation. Excusez-moi...

Elle s'empressa d'aller fermer la porte afin que personne ne risque de surprendre leur conversation. Elle ne songeait plus du tout à cesser ses enquêtes

policières ! Ne fût-ce que provisoirement. En fait, elle ne pensait même plus à ses études. Elle revint en hâte vers sa visiteuse – sa cliente ? Jusque-là, elle avait offert ses services gratuitement. Une personne qui la paierait ferait d'elle une vraie professionnelle.

Avec un faible sourire, Lydia lui tendit un morceau de papier où étaient inscrits un nom, *Rebecca Hopper*, et une adresse : *40 Est, 30<sup>e</sup> Rue*.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Francesca.

L'expression de Lydia changea, exprimant le plus profond dégoût.

— Mme Hopper est veuve, et c'est là qu'elle habite. Je soupçonne mon mari d'avoir une aventure avec elle, mais je veux connaître la vérité.

Francesca écoutait en silence.

— Je suis certaine qu'il y sera ce soir, poursuivit Mme Stuart. Il a prétendu qu'il travaillerait tard et ne rentrerait pas dîner.

Mme Hopper habitait une demeure d'angle. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient allumées, une seule à l'étage.

Cela faisait des années que Francesca n'avait pas grimpé à un arbre, et elle regrettait amèrement de ne pas être allée chercher Joel. Il lui aurait été bien utile.

Le souffle court, les mains gelées, car elle avait ôté ses gants, elle chercha un trou où poser le pied dans l'énorme arbre qu'elle escaladait, collée au tronc.

Elle avait décidé de prendre le problème à bras-le-corps. Il était 21 heures, et après un rapide examen des lieux, elle en avait déduit qu'en grimpant à ce grand arbre, elle avait toutes les chances d'épier directement les amants. En fait, si Lydia avait raison, l'affaire serait résolue avant même d'avoir commencé.

Francesca avait atteint la branche maîtresse, et elle s'y accrocha des deux bras, une jambe passée par-dessus. Sa jupe la gênait, mais elle n'avait pas pensé à



s'habiller en homme, car elle n'imaginait certes pas qu'elle serait contrainte à de telles acrobaties ! Au prix d'un énorme effort, elle passa l'autre jambe sur la branche et s'y agrippa. Puis elle baissa les yeux.

Vu d'en bas, l'arbre ne lui avait pas paru aussi immense. À présent, la joue contre l'écorce rugueuse, les paumes à vif, le sol lui paraissait bien éloigné.

Si elle lâchait prise, elle tomberait sur la neige durcie par le gel. Elle se casserait certainement un membre ou, pire, le cou !

Mais il n'était pas question qu'elle laisse sa couardise prendre le dessus ! Elle se redressa avec précaution. Lorsqu'elle fut à califourchon sur la branche, elle respira un peu mieux. Elle était en bonne voie !

Hélas, elle découvrit qu'il lui faudrait se mettre debout si elle voulait voir ce qui se passait dans la chambre.

Elle s'aperçut dans la foulée qu'elle était tournée du mauvais côté, le tronc de l'arbre derrière elle. Seigneur, cela devenait par trop dangereux !

Elle ne pouvait voir la chambre, et elle courait un grand risque si elle essayait de se retourner. Alors, que faire ?

Elle n'avait pas le choix. Il fallait qu'elle se retourne. Il le fallait. Parce que Mme Stuart était sa première véritable cliente.

Elle leva la jambe droite et se retrouva assise sur la branche, les deux jambes pendant dans le vide du même côté. Situation pour le moins précaire ! Maintenant, il fallait qu'elle se retourne, mais elle n'osait pas bouger.

Ce fut alors qu'elle perdit l'équilibre.

Elle poussa un cri en se sentant glisser, tenta d'attraper la branche dans sa chute, pensa un instant qu'elle avait réussi, mais ses mains lâchèrent, elle chuta dans le vide.

Elle crut sa dernière heure arrivée.

Elle se reçut sur l'épaule et le flanc, puis sa tête heurta le sol.

Elle remua avec précaution, histoire de s'assurer qu'elle était encore entière. La neige était moins gelée qu'elle ne l'avait redouté, et elle s'y était enfoncée. Elle bougea les doigts, les orteils, puis les mains, les jambes.

Et se pétrifia soudain.

Il lui semblait avoir touché quelque chose, sous la neige. Quelque chose de poisseux, et de solide ?

Elle s'assit en tremblant, baissa les yeux sur ses mains.

L'une était pâle dans la lumière de la lune, l'autre présentait des taches sombres.

Son cœur se mit à battre follement.

Elle frotta ses doigts les uns contre les autres. Seigneur, non !

Elle s'agenouilla en hâte et entreprit de creuser dans la neige. Un morceau de laine brune tachée de sang encore frais apparut.

Quelqu'un avait été récemment enterré sous la neige ! Cette personne était peut-être encore vivante !

Elle creusa frénétiquement, et finit par dégager un visage. Il s'agissait d'une femme. Les yeux bleus sans vie étaient vitreux, les traits, un masque de pure terreur. Ils lui semblèrent vaguement familiers. Puis elle vit sa gorge.

Elle se releva d'un bond et ne put retenir un hurlement. Dans la chair pâle, une croix ensanglantée avait été tracée.

Francesca cria aussi parce qu'elle avait reconnu la morte...

C'était la femme qui avait failli l'aborder deux jours auparavant, devant le *Plaza*. Celle qui s'était enfuie en courant.

## 2

*Jeudi 6 février 1902, 2 heures*

Francesca essayait de se faire invisible, tâche pour le moins difficile ! Deux agents de police gardaient le corps de la défunte, tandis que deux inspecteurs passaient la cour au peigne fin, à la recherche d'indices. Un fourgon supplémentaire descendait la rue, et la rutilante automobile de Bragg venait de se garer le long du trottoir.

Francesca était bouleversée. Il n'y avait pas d'erreur possible, la morte était bien la femme qui la regardait avec angoisse tandis qu'elle répondait aux questions des journalistes. Lorsqu'elle avait voulu s'approcher d'elle, l'inconnue avait fait volte-face et s'était enfuie. Elle avait failli être renversée par un fiacre.

Francesca ferma les yeux, oppressée. Seigneur, si elles s'étaient parlé, cette femme serait peut-être encore en vie !

En entendant la portière de la voiture de Bragg claquer, elle s'efforça de se ressaisir.

Après avoir découvert le corps, elle avait rapidement regardé autour d'elle, mais l'assassin avait pris soin d'effacer ses traces. Les seules empreintes de pas étaient les siennes. Sans perdre davantage de temps, elle était allée tambouriner à la porte de Mme Hopper





8078

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 4 février 2015.*

Dépôt légal : janvier 2015.

EAN 9782290067512

OTP L21EPSN000919N001

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : juin 2006

ÉDITIONS J'AI LU

87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*